

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Etranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON)
Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique: EXCEL-PARIS

LE CHRISTMAS DE LA REINE MÈRE



Au matin de Christmas, la reine mère Alexandra parut dans plusieurs hôpitaux de Londres, et, au cours de ses visites, eut l'occasion de distribuer, en présent, des cannes de promenade à un certain nombre de grands blessés récemment rapatriés d'Allemagne.

LES DEUX LANGUES

Idee d'hier, aujourd'hui reprise, et qui peut être la réalité de demain. On y pense et, même chez nous où l'on n'a pas toujours les curiosités actives qu'il faudrait, on en parle. Par ailleurs, Wells, qui n'est pas très éloigné d'être un excellent prophète, anticipe, une fois de plus, sur les événements et se demande s'il ne pourrait pas y avoir entre l'Angleterre et la France une alliance linguistique comme il existe une alliance politique et morale. Nous nous demandons avec lui si les deux langues, la française, l'anglaise, ne pourraient pas, dans une certaine mesure, se partager le monde pour le bien de la France et de l'Angleterre et même pour le bien du monde. Il suffirait que le français fût enseigné d'office en Angleterre, qu'on rendit l'enseignement de l'anglais obligatoire en France. On y songe, on en discute. Le fera-t-on?

Il faut le faire.

Sans doute, nous apprenons avec beaucoup de plaisir que la Société de législation internationale des Etats-Unis vient de décider que la langue française sera désormais sa langue officielle. Cela nous cause un vif plaisir, sans nous étonner extrêmement. Nous n'ignorons pas, en effet, que la langue française doit devenir peu à peu ou redevenir la langue auxiliaire de l'élite universelle. Wells, déjà nommé, nous l'a prédit naguère. Et Novicow, qui était un savant industriel d'Odessa et le plus jovial sociologue de toutes les Russies, nous l'avait annoncé et nous l'avait même démontré. Et ce prédisant, et ce démontrant, ni Wells ni Novicow ne rêvaient : ils observaient et ils constataient les événements, et ils les comprenaient...

Mais la guerre nous apporte des devoirs nouveaux. Ou bien elle rend plus pressants pour nous les devoirs anciens. Et la question de la bataille des langues dans l'univers pour la conquête des marchés, des esprits et des cœurs est maintenant capitale. Encore faut-il que cette question soit bien posée.

On nous sollicitait ces jours-ci pour une grande enquête sur l'enseignement de la langue allemande après la guerre. Bien; mais apprenons d'abord le français, s'il vous plaît. Il nous arrive trop souvent d'oublier que le français est la langue que nous devons le mieux connaître. Cela arrive aux plus valeureux écrivains, hélas! Comment cela n'arriverait-il pas aux plus braves lecteurs? Donc, apprenons le français, et puis l'anglais, car l'anglais est une langue assez répandue dans les cinq continents, et dont se servent de fort honnêtes gens. Quant à l'allemand! Oui, certes, mais il est des obligations plus impérieuses et des enseignements plus urgents.

Il est bon, il est très bon que Wells s'arrête à ce projet d'entente cordiale linguistique, dont chez nous Paul Chappelier fut le précurseur, dont Charles Richet et surtout Michel Bréal furent les apôtres.

Rappelez-vous... Bréal, qui était un sage, stipulait minutieusement les conditions du pacte. Il s'agissait d'obtenir entre la France, l'Angleterre, les Etats-Unis d'Amérique la conclusion d'un traité linguistique. En vertu de ce traité, l'anglais et le français devaient être associés dans l'enseignement des trois pays, et non pas seulement dans les universités et collèges, mais dans certaines écoles primaires des grandes villes. Et Bréal annonçait : « L'effet d'une telle convention ne tarderait pas à se faire sentir. Les deux langues, ainsi désignées pour être le moyen de communication entre 180 millions d'hommes, acquerraient du coup une sorte de prépondérance. En ce qui concerne l'acquisition de l'anglais, les peuples de l'Europe septentrionale n'auraient pas un grand effort à faire, ni les peuples du Midi de l'Europe et de l'Amérique méridionale à l'égard du français. On créerait ainsi un courant d'une force irrésistible qui s'imposerait à tous. » C'était vrai alors, mais d'une vérité soupçonnée seulement de quelques-uns. C'est devenu aujourd'hui une vérité évidente par elle-même.

Il est temps, il est grand temps de ne pas s'attarder à des velléités, à des projets. On demande des actes. Il faut donner au problème sa solution. Est-ce que le Comité franco-britannique ne pourrait pas y aider? Il a été fondé récemment sous la présidence de M. Boultroux. MM. A. Croiset et Legouis dirigeront sa section de littérature et d'instruction publique. Le groupe anglais s'organise à cette heure sous les auspices de lord Bryce. Il a dessein justement de propager les deux langues dans tous les pays. C'est le moment. C'est le meilleur moment pour que cette propagation soit efficace... Voilà le meilleur moment, n'en doutons pas. Mais l'entente, l'union, l'association linguistique de la France, de l'Angleterre et aussi des Etats-Unis d'Amérique : voilà le meilleur procédé.

J. Ernest-Charles.

Ce que l'on dit

En attendant...

Au front, malgré la boue, la déplorable boue, la gaieté continue à ne pas perdre son empire, ni le style militaire son antique imperatoria brevitas, ce qui signifie, pour ceux qui ne savent pas le latin, sa sublime concision. Voici le texte d'un bel écriteau, affiché dans un poste d'observation situé à quelques kilomètres de l'une de nos plus solides forteresses de la frontière de l'Est :

CONSIGNE DE LA SENTINELLE

- 1° De jour : arrêter civils et militaires;
- 2° De nuit : arrêter tout le monde.

Un pékin comme vous et moi aurait sans doute quelque peine à distinguer entre la consigne de jour et la consigne de nuit : car il semble, au premier abord, qu'arrêter tout le monde, ou bien arrêter civils et militaires, cela revienne exactement au même. Car que reste-t-il, en dehors des civils et des militaires, sinon ce personnage neutre et chimérique qu'on a voulu, je ne sais trop pourquoi, baptiser l'Auvergnat?

Mais la sentinelle est beaucoup plus intelligente que vous. Elle sait la langue, la langue des camps, que vous, malheureux, vous ignorez. Elle sait qu'il y a : 1° Les civils; 2° Les militaires, et 3° Les officiers. Evidemment, à considérer les choses dans un sens général et philosophique, un officier est bien un militaire. Mais, au sens particulier, un militaire est un militaire qui n'est pas officier, et la sentinelle ne s'y trompe pas une seconde. Donc elle laisse passer les officiers le jour et les arrête la nuit.

Vous voyez qu'il n'y a qu'à s'entendre. Mais ce qu'il faut observer, c'est que la sentinelle est presque toujours un brave R. A. T., un réserviste de l'armée territoriale qui, modeste pékin il y a quelques mois, n'aurait pas compris du tout. Il faut donc admirer comme le seul fait de porter le casque — ce beau casque qui donne à tous nos soldats l'air héroïque de guerriers du moyen âge — stimule l'intelligence. Cependant, comme nos troupiers restent des Français, ils s'en amusent. Ça les aide à passer le temps, et ceux qui ont fait des études classiques réfléchissent que jadis, au collège, on leur a fait admirer le style de César pour des ellipses peut-être tout à fait aussi ingénues et involontaires que celle-ci.

Pierre Mille.

Une de nos plus charmantes divettes, désireuse de bénéficier du colis gratuit « pour le jour de l'an », s'est heurtée à une difficulté imprévue... Le nom de son « filleul » commence par un y; elle ne devait donc être autorisée à faire son envoi que le 6 janvier — les élus n'étant appelés que par lettres alphabétiques et à des jours spéciaux. L'artiste vient d'écrire au poilu, Breton bretonnant, d'avoir à prendre patience; elle lui annonce un gâteau des Rois pour le jour de l'Epiphanie. En outre, elle demande au jeune fusilier la liste de tous les « bonshommes » de sa compagnie dont le nom commence par un y. Les groupant sous la jolie désignation de « rois d'Yvetot », elle se propose d'envoyer à chacun de ces « derniers servis » le gâteau symbolique où est cachée la fève...

On apprend chaque semaine de nouveaux exploits d'héroïsme russes. C'est une aviatrice qui, survolant les positions autrichiennes, fut blessée, et revint, avec le plus parfait sang-froid, faire son rapport. C'est Mme la colonelle Kovetseva, qui commande le 6^e régiment des cosaques de l'Oural, et qui en est à sa troisième blessure. C'est Kirc Bashkirowa, 18 ans, de Vilnd, engagée en octobre 1914, croix de Saint-Georges deux fois, et infatigable fantassin. C'est la sœur du colonel Tomilowsky, au front depuis seize mois, habillée en homme, cheveux ras et intrépide canonnière, télégraphiste ou estafette-cavalière, selon les besoins. C'est une princesse que l'on ne peut nommer, fille d'un prince propriétaire d'immenses domaines au Caucase, secrètement mariée à un officier russe, et qui partit au feu, avec lui, en sortant de l'église.

Elles sont ainsi plus de cinq cents dans les armées du tsar.

Francis Charmes, l'écrivain soigneux et disert, le parfait galant homme, qui vient de mourir, était un des avocats consultants les plus écoutés en matière de politique étrangère. Il prononçait chaque quinzaine, de la tribune de la *Revue des Deux-Mondes*, des arrêts où l'aménité de la forme n'altérait ni la fermeté des principes ni la netteté personnelle du jugement. Il avait, au lendemain de la guerre, à peine reposé de ses émotions de combattant coura-

geux, affiné sa pensée et sa plume à l'excellente école du *Journal des Débats*.

Il traversa l'administration et même la politique, puisque, comme *Excelsior* le rappelait hier, il fut, pendant quelques années, député, puis sénateur; le fauteuil du Luxembourg lui avait toujours paru particulièrement désirable, même lorsqu'il en possédait un autre, moins exposé aux fantaisies populaires, sous la Coupole de l'Institut. Cet académicien ne manquait jamais d'esprit et savait, directeur de notre première Revue littéraire, refuser avec le sourire.

Il fut égal à la lourde succession de Brunetière; qui recueillera demain, à la *Revue*, l'héritage ouvert? On a prononcé déjà le nom de M. René Doumic et, même dans la génération plus jeune, celui de M. André Beaunier. Sachons attendre.

Les journaux portugais nous apportent un amusant récit qui reste d'actualité. Un navire neutre, la nuit de Noël, voguait au large, vers Lisbonne, dont il devait toucher le port le 28 décembre. Au huit heures du soir, le capitaine eut l'aimable pensée de venir à la salle de restaurant souhaiter bon Noël à ses passagers. Même il dina avec eux. Pendant le repas, la mer se fâcha, assez brusquement. Mais au dessert, le vieux loup fit pourtant son discours galant : « Mesdames, messieurs, dit-il, je suis heureux de vous voir 25 autour de moi, en cette nuit de fête, et j'en profite pour souhaiter à mes 23 auditeurs toutes les félicités. J'étends mes vœux aux familles des 18 passagers qui m'entendent et j'appelle la bénédiction de Dieu sur les 15 voyageurs assis à cette table. Je porte donc un toast à la santé de ces 9 intrépides. Mesdames, messieurs, sur vos 4 têtes, que s'accumulent tous les bonheurs, c'est le franc souhait que je vous adresse, monsieur. »

Un seul dîneur avait eu le courage de tenir tête à la mauvaise mer et d'écouter jusqu'à la fin le bon compliment.

Il n'est pas trop tard — puisque l'on peut, en fait, se souhaiter la bonne année jusqu'au 31 janvier courant — de retenir pour la petite Histoire de la Grande Guerre la formule nouvelle qui naquit des événements. Nos petits enfants et arrière-petits-enfants seront heureux de savoir qu'en 1916 on ne dit plus, selon la formule séculaire : « Bonne et heureuse », mais : « Bonne et victorieuse ».

Les jeux de guerre...

Sait-on de quelle façon imprévue les petites su-jettes d'Albert 1^{er} mêlent les soucis patriotiques aux émotions du saut à la corde — vinaigre ou huile, suivant les expressions consacrées?...

Voici — garanti authentique — le refrain que toute gamine belge se fait un devoir de chanter en sautant, sans trop s'inquiéter des règles de la prosodie :

Qui ne pass'ra pas l'Yser?... (huile),
C'est le kaiser ! (vinaigre)
Qui ne batt'ra pas les Russes ?
C'est le roi d'Prusse !
Qui pass'ra ses jours au bain ?
L'empereur d'Allemagne !
Qui rentrera, héroïque ?
Le roi d'Belgique !

...Après quoi, prudemment, les petites frondeuses se sauvent au plus vite, car MM. les officiers boches ont régulièrement une déplorable envie de leur tirer les oreilles !

Cette histoire nous vient du front. Est-il besoin de dire que nous la publions sous toutes réserves :

La crainte des espions est le commencement de la sagesse. Sur certains points du front, on avait remarqué que cette engeance ténébreuse et néfaste profitait des ombres de la nuit pour rôdier autour des postes et, dans la journée, on recevait de ses nouvelles sous forme de marmites.

Un chef de secteur, pressant la vérité, donna l'ordre d'arrêter, aussitôt l'obscurité tombée, tout ce qui avait un accent étranger.

Vers minuit, on lui amène un étranger, un espion, disent les hommes qui sont de braves Bretons de Bretagne. Et l'officier recule d'horreur devant... l'aumônier du régiment voisin, qui venait rendre visite à son collègue. Mais voilà ! le pauvre aumônier, né dans les Bouches-du-Rhône, avait gardé l'« assent » du pays... et pour les braves poilus de Bretagne cela sonnait étrangement... eïng.

Le Veilleur.

Comment on retrouvait l'introuvable Garfunkel

LA SUISSE ACCORDERA-T-ELLE L'EXTRADITION ?

Excelsior a donné hier, en deuxième édition, la nouvelle de la capture d'Itska Garfunkel, alias docteur Georges, l'âme, dit-on, de l'affaire des réformes frauduleuses. C'est à la date du 27 octobre que fut révélée par René du Bosq, le secrétaire d'état-major, secrétaire particulier du docteur Lombard, sa complicité. Une perquisition fut opérée à son domicile, boulevard de Sébastopol, dès le lendemain, mais Garfunkel avait jugé prudent de

quitter la France dès le 18 octobre. Un mandat d'arrêt fut décerné contre le fugitif qui, pendant deux mois, réussit à échapper aux recherches des policiers, et ce, grâce à certaines complaisances que le capitaine rapporteur Bouchardon s'efforce à élucider.

Garfunkel a été arrêté à Genève, dans une villa, 33 bis, rue des Aillières, où il se trouvait depuis trois jours, venant de Neuchâtel et de Zurich. C'est avec la coopération de la police genevoise que les inspecteurs de la Sûreté générale ont pu retrouver celui que les mau-



GARFUNKEL

vais langues prétendaient être « l'introuvable Garfunkel ». L'aventurier ne fit aucune difficulté pour reconnaître le bien-fondé de l'inculpation dont il est l'objet : corruption de fonctionnaires, escroqueries, faux et usage de faux en écritures publiques. Dans la chambre occupée par Garfunkel, on a saisi des documents édifiants qui seront précieux pour l'instruction en cours. Une minutieuse perquisition a été également pratiquée dans la villa. Le pseudo-docteur Georges a véhémentement protesté contre l'opération « faite, dit-il, sans l'assentiment du Conseil fédéral ». On lui donna alors lecture de la demande d'arrestation provisoire que le capitaine Bouchardon avait adressée dans les pays alliés et neutres, laquelle spécifiait la saisie de tous objets, papiers, valeurs, espèces, etc., etc., dont le fugitif pouvait être porteur ou accompagné.

Le capitaine rapporteur, informé par la Sûreté générale de l'arrestation de Garfunkel, a immédiatement formé une demande d'extradition régulière qu'il a transmise au gouvernement helvétique par la voie diplomatique. En pareille matière, le délai maximum pour connaître la solution donnée à la demande est de vingt jours.

Cette arrestation, qui retarde l'instruction judiciaire et ajourne la rédaction du volumineux rapport du capitaine Bouchardon, s'est produite au moment opportun, car l'aventurier était sur le point de quitter la Suisse pour aller se réfugier au Canada.

On croit généralement au Palais que le Conseil fédéral, soucieux de sauvegarder sa neutralité, n'accédera vraisemblablement pas à la demande d'extradition en invoquant le caractère politico-militaire de l'inculpation dont le complice des Lombard, Laborde et consorts fait l'objet.

Le premier départ

Certains Parisiens, qui n'avaient pas de jeunes conscrits parmi leurs proches, croyaient de très bonne foi que la classe 1917, toute la classe, partait hier; et j'en sais quelques-uns qui sont allés faire la tournée des gares dans l'excellente intention de saluer affectueusement la vaillante jeunesse au moment où elle se mettrait en route pour aller accomplir le plus noble des devoirs.

Or, si le 5 janvier était bien la date fixée pour l'appel de la classe 17, dans la pratique les départs seront échelonnés les 7, 9 et 11 courant, ce dernier jour étant la mise en route du contingent parisien.

Pourtant la journée d'hier a bien vu le départ de quelques conscrits; mais c'étaient des conscrits d'une catégorie spéciale : les « joyeux ». Oui, les joyeux sont partis hier de la gare de Lyon, par le train de 12 h. 35, au nombre de 33...

Un service d'ordre important avait été organisé et tous ces jeunes gens qui, en dépit de leur âge, ont déjà « un passé », ont été bien sages. Tous, sauf deux, qui ont manqué le train en cherchant noise aux agents.

Ceux-ci, du reste, n'ont pas tardé à maîtriser les deux énergumènes, et cet incident regrettable fut le seul qui marqua le départ des « joyeux », naguère si mouvementé et si abondant en scènes trop pittoresques.

Autour de la crise de l'aviation



(Phot. Henri Manuel.)

M. PAUL LAFFONT

Député et aviateur, va interpellier le ministre de la Guerre sur la crise de l'aviation.

Les ennuis de l'Autriche

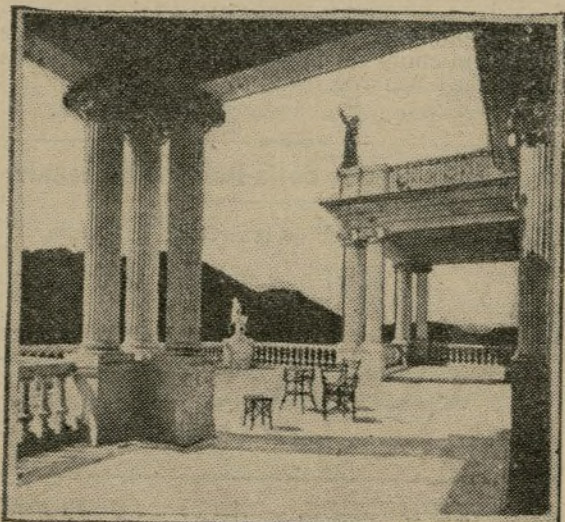


ESSAD PACHA

LE COMTE TISZA

Le fameux chef de bande albanais aurait déclaré officiellement qu'il vient d'affirmer que jamais la Hongrie n'acceptera le joug des ambitions allemandes.

UN BEL HOPITAL



Les terrasses de l'Achilleion à Corfou

Les Anglais ont fait connaître au gouvernement grec leur décision d'occuper l'Achilleion, la magnifique villa du kaiser à Corfou, afin d'y établir un hôpital pour les blessés serbes.

Les yeux qui s'ouvrent

La Grèce commence à s'apercevoir que les Alliés sont les plus forts.

La situation internationale de la Grèce est singulièrement renforcée par la présence des Alliés à Salonique. Sans doute, le gouvernement d'Athènes a protesté contre l'arrestation des consuls par les généraux des Alliés, mais c'est une démonstration surtout de forme; il n'y a guère que des télégrammes d'origine allemande, partis de Sofia ou des bureaux athéniens du baron Schenk, pour prêter à cette démarche une raideur que certainement le ministère Skouloudis n'y a pas mise. Le vent tourne décidément dans les Balkans, et les Grecs, même lorsqu'ils s'abstiennent de témoigner de qualités plus vigoureuses, restent toujours de fins voiliers.

Les empires centraux et la Bulgarie alternent, à l'égard de la Grèce, entre les menaces et les demandes courtoises — nous allions écrire les prières — : la *Gazette de Francfort*, en rendant la Grèce responsable de l'arrestation, ajoute que l'Allemagne a envoyé à Athènes « une protestation amicale ». Le même journal annonce que le maréchal Mackensen a reçu l'ordre de commencer l'offensive contre les troupes de la Quadruple-Entente. Mais le roi Ferdinand fait prévenir les Grecs que, si ses troupes sont obligées de traverser la frontière avec les contingents austro-allemands, « elles se borneront à expulser l'ennemi, sans aucune pensée d'occupation. »

Pendant ce répit, les Alliés organisent la défense de leurs lignes; leurs aviateurs montrent une activité qui fait l'admiration des Grecs, sensibles aux exploits de l'adresse; des troupes, du matériel débarquent sans arrêt; des avions ont bombardé Guevghele et détruit les hangars du camp d'aviation allemand. L'épuration de Salonique continue; parmi les personnes arrêtées figurent les commensaux ordinaires des consuls germaniques, le directeur de l'école allemande, des journalistes à la solde de nos ennemis et quelques dizaines de ces aimables dames que la police a coutume de proposer à la confession des hommes tendres.

Les consuls des pays centraux, disent les journaux allemands, ont réussi à détruire des papiers très importants. Nous n'en sommes pas sûrs, car le *Corriere della Sera*, toujours très bien informé, dit précisément qu'ils en ont laissé de fort intéressants, où la preuve de leurs intrigues est clairement établie. Les dirigeants de Berlin voudraient-ils, craignant des révélations importunes, dénier d'avance toute valeur aux textes que les fugitifs, malgré eux, n'ont pu anéantir ? Ceci est la campagne à l'usage des neutres. Vis-à-vis de la Grèce, les associés sont plus sérieusement inquiets; « ils ne peuvent engager sur le territoire hellénique une armée qui aurait sur ses deux flancs des troupes grecques capables, suivant le cours des événements, d'intervenir contre elle ». Cette opinion du *Berliner Tageblatt* est celle aussi de la presse bulgare, demandant que « la politique ambiguë » de la Grèce prenne fin.

Nos ennemis auront lieu prochainement, croyons-nous, de se préoccuper de la Roumanie. Une adresse des intellectuels roumains, en réponse à une lettre partie ces temps derniers de France, témoigne du désir chaleureux de cette élite d'associer la Roumanie activement aux puissances de l'Entente. Celles-ci, d'accord avec le roi Pierre, sont à la veille d'arrêter les dispositions les plus pratiques pour reconstituer promptement l'armée serbe. Les Italiens font démentir l'information tendancieuse que leurs troupes traversaient le territoire de l'Epire, alors qu'elles ont l'ordre, au contraire, de ne point franchir la frontière albanaise. La Grèce commence à découvrir la force de l'Entente.

Cependant, le sultan dépêche à Munich un ambassadeur extraordinaire pour remettre au roi Louis les insignes de l'Imtiaz...

Louis Bacqué.

UN DETAIL

Encore s'il n'était pas entre mille!

On sait que le contrôle et la surveillance des usines fabriquant pour le compte de la guerre des moteurs et des pièces détachées sont exercés par des officiers. Naguère encore, les diverses usines d'une même constructeur dépendaient du même officier, et la chose semblait normale.

Mais la géographie veillait au sous-secrétariat de l'aéronautique et on décidait dernièrement que la surveillance s'exercerait « par région ».

De sorte qu'un de nos constructeurs qui, en plus de deux usines très éloignées l'une de l'autre (l'une à Paris et l'autre aux environs de Paris), possède un siège social au centre de Paris, se voit inspecter par trois officiers différents.

Est-ce vraiment d'une bonne méthode?

AU CAMEROUN

Les Allemands violeront-ils la neutralité espagnole ?

L'expédition du Cameroun vient de franchir une étape décisive. L'entrée des troupes alliées à Jaundé, centre le plus important de la résistance allemande, est un des derniers épisodes de la campagne victorieuse ouverte le 21 septembre 1914. L'action des colonnes franco-anglaises contre un ennemi puissamment armé et remarquablement organisé compte des faits d'armes qui seront parmi les plus brillants de la guerre actuelle. Les effectifs de nos adversaires étaient importants. En plus de contingents indigènes considérables, ils comprenaient plus de deux mille Européens mobilisés. La tactique de nos officiers coloniaux a triomphé de toutes les difficultés. Les multiples attaques effectuées contre les frontières du Cameroun ont obligé nos ennemis à répartir leurs forces entre plusieurs fronts au lieu de les tenir groupées. Ainsi la puissance de leur action militaire s'est trouvée gravement atteinte.

Pour saisir l'importance de la prise de Jaundé, il faut rappeler les principaux résultats acquis depuis seize mois. Dès l'ouverture des hostilités, le premier objectif du commandement fut de mettre en sécurité la ligne de communication entre la côte et le nord — plus exactement entre Brazzaville et Bangui. Les deux antennes résultant du traité de novembre 1914 menaçaient cette ligne qu'il fallait, à tout prix, protéger. Deux colonnes furent constituées dans ce dessein; la première remonta la vallée de la Lobaye, la seconde opéra dans celle de la Sangha. Leur liaison s'effectua à Carnot; elle leur permit de reconquérir les territoires cédés en 1911 et de pénétrer dans le cœur de la colonie allemande.

Dans la région du Gabon, une colonne suivit la frontière de la Guinée espagnole et, après avoir enlevé Cocobeach, a atteint le poste d'Oyem. Dans le même temps, des forces nettoyaient la région de l'Ivondo et cherchaient à se joindre à la colonne de la Sangha.

Enfin, partant du nord, nos troupes du territoire du Tchad, avec la collaboration des contingents anglais de la Nigeria, prenaient possession des territoires situés au nord de la Benoué et sur les plateaux d'Adamaoua. Ainsi furent occupés deux centres très fortement organisés : Garoua et N'Gaoundere. Le cercle tracé par nos différents corps expéditionnaires se rétrécissait sensiblement et les forces allemandes, partout défaites, s'étaient repliées sur Jaundé et Djoko où on pensait qu'elles opposeraient une résistance farouche.

Les informations qui accompagnent la nouvelle de l'occupation de Jaundé indiquent que l'armée ennemie, évitant le combat, se retire dans la direction du sud, vers la Guinée espagnole, où elle espère se réfugier et mettre à l'abri son matériel et le trésor de la colonie. Cet événement nous place en présence de deux problèmes : le premier, d'ordre militaire; le second, diplomatique.

Il est évident que les forces allemandes espèrent échapper à notre poursuite en se glissant, à travers la forêt épaisse, jusqu'en territoire espagnol. Les effectifs de la colonne du Gabon, qui ont peut-être dépassé Oyem, se porteront vraisemblablement à leur rencontre et s'efforceront de leur couper la retraite. La manœuvre est difficile et le terrain presque impraticable. Voilà pour la question militaire.

Il faut donc se placer dans l'hypothèse d'une retraite s'effectuant en territoire espagnol, c'est-à-dire en pays neutre. Les autorités de la Guinée possèdent-elles les moyens suffisants pour désarmer les troupes allemandes ? Nous ne le croyons pas et nous ne pensons pas davantage que les soldats du kaiser hésitent à violer la neutralité espagnole. C'est donc au gouvernement de Madrid à agir à Berlin pour exiger que son territoire congolais soit respecté. Car il se trouverait en fort mauvaise posture si, laissant le libre passage aux Allemands, ceux-ci tentaient, en force, un coup de main contre certaines villes frontières de notre Gabon.

Quoi qu'il en puisse être, la résistance des forces du Cameroun est brisée, et cette colonie, où l'Allemagne dépensait ses énergies les plus riches, est désormais conquise. Il ne dépend plus que de la vigilance de la diplomatie franco-anglaise que cette conquête, pour devenir définitive, n'exige aucun nouveau sacrifice et n'impose aucun nouvel effort.

Pierre-Alype.

ÉLIXIR COMBIER

DÉLICIEUSE LIQUEUR (Saumur)

à PARIS, Rue St-Augustin, n° 22

LA SITUATION MILITAIRE

Les combats de Galicie

Les combats engagés sur le front russe de Galicie continuent avec violence et semblent avoir obtenu dès maintenant des résultats notables à l'aile gauche de nos alliés, entre Buczac et Czernowitz. On sait que, de ce côté, les positions autrichiennes formaient un saillant vers le sud : l'armée du général Pflanzer couvrait, en effet, la Strypa jusqu'aux environs de son confluent avec le Dniester, puis descendait le long de la rive septentrionale de ce fleuve jusqu'à Zaleszczyki, où elle venait s'appuyer sur une autre armée, celle du général Poppe, qui couvrait Czernowitz au nord et à l'est.

Les Autrichiens ont été refoulés sur toute la ligne de la Strypa : à Burkanow, au nord de Buczac, à Buczac même, et à Jaslowiec, au sud; il semble qu'aujourd'hui ils ne tiennent plus sur la rive orientale que quelques têtes de



pont isolées. Sur le Dniester, ils ont subi, à Uszciez, un échec qui n'a pas été réparé : il leur a fallu repasser sur la rive méridionale. Mais l'attaque principale est dirigée contre Czernowitz; cette attaque ne se fait pas par le nord, parce que le Dniester est doublé de ce côté par une ligne de lacs et de marécages qui facilite la défense, mais par le nord-est, où se trouve une chaîne de collines, le Berdo Horodyszcz; ces collines sont éloignées de la ville d'une quinzaine de kilomètres et la dominent de 300 mètres environ. Des positions défensives y ont été établies, que les Russes enlèvent tranchée par tranchée. Quand ils seront entièrement maîtres de ces hauteurs, la situation de la ville et des troupes qui la couvrent deviendra grave; la résistance pourra toutefois se prolonger aussi longtemps qu'un système de tranchées pourra être maintenu dans l'espace intermédiaire. L'exemple de Gorizia est là pour nous instruire, et il paraît peu probable que Czernowitz soit évacuée sous la simple menace d'un bombardement. Ce que nous savons jusqu'ici nous permet simplement d'affirmer que les opérations suivent un cours favorable qui, depuis plusieurs jours, n'est pas interrompu.

Jean Villars.

Conseil supérieur de la Défense Nationale

Le conseil supérieur de la défense nationale,

s'est réuni hier matin, à l'Élysée, sous la présidence de M. Poincaré.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Mercredi 5 Janvier (52^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — Au cours de la nuit, après un bombardement violent, les Allemands ont prononcé une assez forte attaque contre nos tranchées, entre la cote 193 et la butte de Tahure. Ils ont été complètement repoussés.

Aucun événement important sur le reste du front.

Un ordre du jour du général Joffre

« Pendant que nos ennemis parlent de paix, ne pensons qu'à la guerre et à la victoire. »

Le Bulletin des Armées publie l'ordre du jour suivant du général Joffre aux armées françaises :

Soldats de la République,

Au moment où se termine cette année de guerre, vous pouvez tous considérer votre œuvre avec fierté et mesurer la grandeur de l'effort accompli. En Artois, en Champagne, en Woëvre et dans les Vosges, vous avez infligé à l'ennemi des échecs retentissants et des pertes sanglantes, incomparablement plus élevées que les nôtres.

L'armée allemande tient encore, mais elle voit diminuer chaque jour ses effectifs et ses ressources.

Obligée de soutenir l'Autriche défaillante, elle doit rechercher sur des théâtres secondaires des succès faciles et temporaires qu'elle a renoncé à remporter sur les fronts principaux.

Toutes les colonies de l'Allemagne sont isolées dans le monde ou tombées entre nos mains.

Au contraire, les Alliés se renforcent sans cesse. Maîtres incontestés de la mer, ils peuvent se ravitailler facilement, alors que les Empires du centre, épuisés, financièrement et économiquement, en sont réduits à ne plus compter que sur notre désaccord ou sur notre lassitude.

Comme si les Alliés, qui ont juré de lutter à outrance, étaient disposés à violer leur serment au moment où va sonner pour l'Allemagne l'heure du châtiement !

Comme si les soldats qui ont mené les plus rudes combats n'étaient pas de taille à tenir malgré la boue et le froid !

Soyons fiers de notre force et de notre droit ! Ne songeons au passé que pour y puiser des raisons de confiance ! Ne songeons à nos morts que pour jurer de les venger !

Pendant que nos ennemis parlent de paix, ne pensons qu'à la guerre et à la victoire !

Au début d'une année qui sera, grâce à vous, glorieuse pour la France, votre commandant en chef vous adresse, du fond du cœur, ses vœux les plus affectueux.

J. JOFFRE.

Au grand quartier général des armées françaises, le 28 décembre 1915.

Les Italiens enlèvent de nouveaux sommets

ROME (Communiqué du commandement suprême) :

Dans la zone de la Riva, après une préparation sérieuse, nos troupes ont occupé de nouvelles positions plus élevées le long des rochers escarpés qui, de Biacesa, montent à Rochetta.

Après une lutte vive et brève, nos troupes se sont emparées aussi de deux retranchements sur les pentes du mont Sperone.

Dans la zone du Carso, près de Monfalcone, un de nos détachements, sorti des tranchées par bonds rapides, est allé occuper une nouvelle position plus avancée et s'y est renforcé.

Le communiqué britannique

LONDRES. — Communiqué du front britannique en France du 4 janvier, 21 heures :

Aujourd'hui, au cours d'une canonnade intermittente, nous avons réduit au silence deux batteries de mortiers allemands dans la région d'Armentières, et plus loin, au nord-est d'Ypres, nous avons dispersé des groupes de travailleurs allemands.

Au nord d'Albert, les Allemands, après une canonnade de plusieurs heures, ont ouvert de leurs tranchées une violente fusillade. Notre feu a empêché leur attaque de se développer.

VINGT-TROIS HEURES. — Entre Soissons et Reims, notre artillerie a pris à partie les batteries adverses et causé des dégâts importants aux ouvrages ennemis de la région au nord-est de Vailly.

En Champagne, nous avons exécuté sur divers points sensibles du front ennemi des tirs de destruction qui ont bouleversé les tranchées allemandes et provoqué l'explosion des dépôts de munitions.

Ayuntamiento de Madrid

DERNIÈRE HEURE

M. ASQUITH EXPOSE AUX "COMMUNES" le projet de loi sur le service obligatoire

LONDRES. — Dès l'ouverture de la séance, les tribunes et les galeries sont bondées. Lord Derby fait son entrée en même temps que de nombreux députés. De nombreux membres de la Chambre des Lords sont présents, et les galeries des pairs et diplomatiques sont également envahies. Les représentants des colonies sont presque tous présents.

La salle des séances est comble; bien que plus de deux cents membres des Communes se trouvent en service actif, beaucoup d'entre eux ont obtenu la permission d'assister à la séance.

M. Mac Kenna est à sa place au banc des ministres. Sa présence à côté des membres du gouvernement dément le bruit qui a couru au sujet de sa démission.

Répondant à une question, le sous-secrétaire à la Guerre donne les chiffres des pertes anglaises en France du 25 septembre au 8 octobre 1915, soit : 11.118 tués, 39.383 blessés et 9.165 manquants.

M. Asquith, premier ministre, dépose aussitôt son projet de loi (numéro deux), relatif à la conscription militaire, et déclare que, dans leur ensemble, les chiffres fournis par lord Derby, dans son rapport, sont très encourageants et de nature à convaincre à la fois les puissances alliées et leurs ennemis.

Le système de lord Derby

Je désire, dit-il, attirer l'attention de la Chambre sur le fait que, durant l'application du système Derby, près de trois millions d'hommes ont offert volontairement leurs services.

Après l'élimination de ceux qui étaient physiquement inaptes au service militaire, le nombre des engagements s'élève encore à plus de deux millions et demi.

M. Asquith analyse ensuite les chiffres de lord Derby et dit :

« Je trouve, de toute façon, ces statistiques très encourageantes; elles convaincront à la fois nos amis et nos ennemis que nous avons mis tout notre cœur dans cette guerre. (Applaudissements.) »

A mon sens, il n'y a aucune raison pour qu'une crise se produise au sujet de la conscription générale; le projet que je dépose peut parfaitement être défendu par ceux dont les principes s'opposent à la conscription.

L'application du projet de loi vise strictement les célibataires, et il est le renouvellement de la promesse que j'ai déjà faite publiquement.

Pourquoi ai-je donné cette promesse? quels devaient être ses effets? Je l'ai faite au moment où de nombreux hommes mariés anxieux de servir leur pays désiraient cependant que les célibataires fussent appelés avant eux, et si cette assurance ne leur avait pas été donnée, la campagne de recrutement eût complètement échoué. Où en serions-nous maintenant? (Applaudissements.)

Si je renouvelle cette promesse, c'est parce que je pense que le nombre des célibataires n'ayant pas répondu à l'appel est considérable.

M. Asquith donne ensuite lecture du projet de loi dont voici les lignes principales :

Tous les célibataires ou les veufs sans enfants entre 18 et 41 ans, ne possédant aucun motif d'exemption, seront considérés comme s'étant engagés pour la durée de la guerre à partir du jour fixé pour l'appel.

La loi entrera en vigueur 14 jours après la sanction royale et la date définitive d'appel sera fixée 21 jours après la sanction royale, c'est-à-dire à peu près cinq semaines.

Les territoriaux s'étant engagés pour le service de la défense de la Métropole tombent sous le coup de la loi.

Il y aura des exemptions

Des exemptions seront accordées aux hommes qui sont occupés dans les industries d'intérêt national, à ceux qui ont des charges de famille et à ceux qui se croient dans l'impossibilité de combattre par raison de conscience. (Rires.)

Des tribunaux spéciaux seront institués pour juger de tous les cas et empêcher quiconque de se dérober.

Le système de lord Derby ne s'appliquait pas à l'Irlande; en conséquence, le projet de loi ne vise également pas ce pays.

J'aurais voulu éviter ce projet, a conclu M. Asquith, mais je le juge nécessaire, et j'espère qu'il recevra l'assentiment général.

Je demande au Parlement et au pays si l'on peut éprouver quelque sympathie pour des hommes, la plupart jeunes, qui ne possédant aucune raison d'exemption, sont la cause de la création d'une loi spéciale pour les obliger à remplir ce que chacun estime être une

obligation morale durant la période critique que traverse notre histoire.

J'espère toujours, d'ailleurs, que la conscription telle qu'elle est comprise par le projet de loi restera lettre morte.

Que les hommes s'avancent maintenant de leur propre volonté, les autorités militaires leur permettront de s'enrôler sous le système des groupes qui va être remis en vigueur.

L'opposition de sir John Simon

Sir John Simon se lève après M. Asquith et, ayant exprimé ses regrets de quitter le gouvernement, il dit :

Je considère le volontariat comme le principe vital de notre vie nationale, et plusieurs ministres encore sur le banc du gouvernement partagent mes vues à ce sujet.

D'ailleurs, à part la question de principe, personne ne peut dire actuellement combien de jeunes gens sont restés en arrière sans excuses, et je regrette que le projet ait été introduit avant qu'on se soit persuadé si ces jeunes gens constituent ou non une minorité négligeable.

Si le projet passe, et bien que j'espère qu'il ne passera pas, je ne serai jamais du côté de ceux qui lui opposeront une résistance violente.

Lord Kitchener soutient le projet à la Chambre des Lords

LONDRES. — Lord Kitchener prend la parole :

« Je vous ai exposé il y a dix-sept mois, mylords, les mesures militaires que j'ai jugées alors nécessaires pour faire face aux exigences de la guerre.

« Ces mesures devaient nous procurer des réserves et des renforts suffisants pour maintenir les effectifs durant la guerre; elles reposaient sur le système du volontariat, qui a donné des résultats beaucoup plus élevés qu'aucun autre parmi nous et que nos ennemis n'auraient pu prévoir.

« Le flot incessant des recrues s'est maintenu jusqu'aux derniers mois. Nous avons pu ainsi constituer les cadres d'une grande armée, qui doivent maintenant être maintenus à leurs effectifs complets.

« Toutefois, le nombre des enrôlements n'a pu récemment assurer la constitution régulière des réserves parfaitement entraînées dont nous avons besoin.

« Les efforts de lord Derby ont eu pour objet de remédier à cet état de choses; j'espère moi-même que le système de volontariat qui nous a procuré tant de soldats splendides nous aurait permis de poursuivre la guerre jusqu'à la victoire.

« Je ne considère pas que le changement apporté par le nouveau projet de loi déroge en quoi que ce soit au principe d'enrôlements volontaires en ce pays; il va affecter seulement, durant la guerre, une classe d'hommes dont, malheureusement, un certain nombre ont une pauvre idée de leur devoir de citoyen et ont besoin d'une persuasion plus pressante qu'un simple appel pour les amener sous les couleurs.

« En faisant ces remarques, mylords, j'exprime simplement mon opinion en tant que soldat dont les yeux sont uniquement fixés vers la fin victorieuse de la guerre.

« Je suis certain que chacun sera d'avis que la chance la plus loyale a été donnée au système dont a été mon devoir de tirer le meilleur parti possible.

« Le gouvernement demande maintenant au Parlement d'approuver la modification du système qui, dans les circonstances particulières d'un conflit sans précédent, nous place dans l'impossibilité de maintenir les effectifs de l'armée dont nous avons besoin pour remporter la victoire. »

Réponse du berger à la bergère

LONDRES. — Le gouvernement allemand s'est plaint, par l'entremise du gouvernement américain, de la conduite des officiers et marins du croiseur auxiliaire britannique *Baralong*, qui auraient, après avoir coulé un sous-marin allemand, tué le commandant et plusieurs membres de l'équipage.

Sir Edward Grey a répondu en offrant de soumettre cette affaire à un tribunal impartial, à la condition que le gouvernement allemand consente à soumettre au même tribunal trois cas spécifiques d'outrages commis par des navires allemands contre des citoyens britanniques sans défense.

L'effort des Allemands se portera sur l'Albanie

ATHÈNES. — On mande de Salonique qu'il semble de plus en plus probable que les Allemands et les Bulgares n'entreprendront rien, au moins pour le moment, contre les Alliés à Salonique.

Les Allemands préfèrent diriger leurs efforts du côté de l'Albanie; ils voudraient s'emparer de Valona et de Durazzo et s'y fortifier.

De nombreux Serbes, appartenant à l'armée d'Albanie, ont gagné les rangs français.

L'état-major français leur fait distribuer de nouveaux uniformes et de nouvelles armes.

Salonique en état de siège

GENÈVE. — Suivant une dépêche de Sofia, les Alliés ont décrété l'état de siège à Salonique.

Les représailles bulgares

BUCAREST (Retardée en transmission). — On télégraphie de Sofia qu'en représaille de l'arrestation du consul bulgare à Salonique les autorités ont arrêté les fonctionnaires gardiens des légations et consulats des puissances de l'Entente.

Les Turcs annoncent aussi des représailles pour l'arrestation de leur consul à Salonique

GENÈVE. — On mande de Constantinople que, dans la séance d'hier de la Chambre des députés ottomane, quelques députés ont déposé une interpellation dans le but de savoir quelles mesures de représailles ont été prises à la suite de l'arrestation des consuls de Salonique. Talaat bey, ministre de l'Intérieur, a répondu : « Notre ministre à Athènes a fait savoir que notre consul général à Salonique a été arrêté, ainsi que les consuls d'Allemagne, d'Autriche-Hongrie et de Bulgarie, par ordre du général Sarraïl, sous l'inculpation d'avoir fait des signaux aux aviateurs qui ont survolé Salonique. Le gouvernement impérial, par l'intermédiaire de l'ambassadeur des États-Unis à Constantinople, a protesté contre cette mesure qui constitue une violation flagrante du droit des gens.

« Au cas où satisfaction ne lui serait pas donnée, le gouvernement a décidé, quoique à son grand regret, de prendre des mesures de représailles, sans tenir compte du droit des gens.

Les Autrichiens attaquent en vain les positions du Monte San Michele

ROME. — Commandement suprême :

Dans la journée du 3 janvier, deux avions autrichiens ont fait une incursion vers Verona, mais, battus par le feu de nos batteries anti-aériennes, avant d'atteindre leur objectif, se sont enfuis dans la direction du nord, laissant tomber quelques bombes qui ne causèrent aucun dégât.

Dans la zone de Monte Croce Comelico, des tirs ajustés de nos artilleries contre le campement de la vallée Fischelin, ont obligé un gros détachement ennemi de s'enfuir vers Moos.

En plusieurs endroits, notamment dans la zone de Carnia, le feu de nos batteries a bouleversé des retranchements, mettant en fuite leurs défenseurs.

Sur le Carso, l'ennemi a attaqué de nouveau nos positions du Monte San Michele, mais il a été repoussé encore une fois avec des pertes.

De hardies incursions de nos patrouilles nous ont valu la capture d'une trentaine de prisonniers.

Cinq avions autrichiens sur Saint-Jean-de-Medua

CETTIGNÉ, 3 janvier. — Cinq avions autrichiens ont jeté, sur Saint-Jean-de-Medua, 17 bombes de gros calibre qui n'ont causé aucun dommage.

COMMUNIQUÉ OFFICIEL BELGE

Tandis que l'artillerie belge a pris à partie les batteries allemandes à l'est de Dismude, l'ennemi a bombardé le village de Nieucappelle. La lutte à coups de bombes a été reprise avec violence dans le secteur de Steenstraete.

LEÇONS Par GUY SPONDANCE
Rue de Rivoli, 53, PARIS **PIGIER**
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

Les difficultés du ravitaillement des Allemands en Serbie



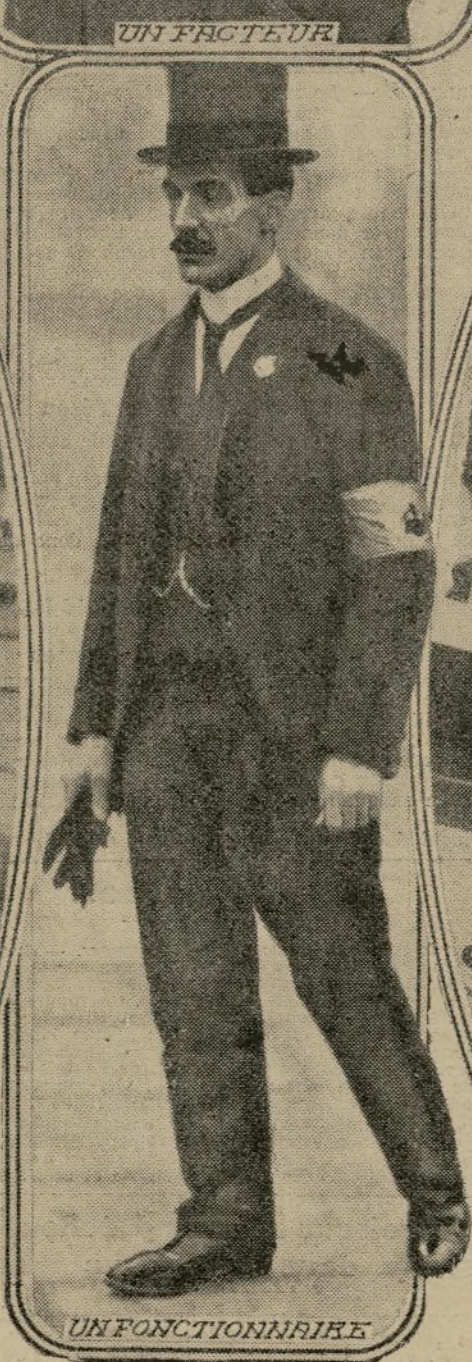
UN PASSAGE DIFFICILE A TRAVERS CHAMPS



LA FIN D'UN CONVOI ALLEMAND DANS UNE PLAINE INONDEE DE SERBIE

Il est à présumer que si les Austro-Allemands et les Bulgares n'ont pas encore attaqué notre camp retranché de Salonique, c'est d'abord parce qu'ils se trouvent devant un obstacle autrement redoutable qu'ils ne l'avaient supposé, et ensuite parce que les ravitaillements, en cette saison, et à travers la contrée serbe, sont particulièrement difficiles. Ces seuls documents suffiraient à prouver que nos ennemis ont les plus grandes peines, vu la longueur de leurs lignes, à assurer leurs communications.

Les recrues " disponibles " en Angleterre



L'appel de lord Derby, bien qu'ayant été insuffisant dans ses résultats, n'a pas moins contribué à provoquer un nombre considérable d'enrôlements. Toutes les recrues ainsi « enregistrées » n'ont pas encore été appelées aux casernes. Mais pour qu'elles ne soient point victimes d'une mésestime qu'elles ne méritent certes pas, pour leur éviter le fameux : « Pourquoi n'êtes-vous pas en khaki? », le roi a invité tous ces soldats disponibles à porter un brassard qui les distingue désormais.

L'AFFAIRE DE LA « PERSIA »

Le président Wilson est lent à s'émouvoir

WASHINGTON. — Le président Wilson et M. Lansing, secrétaire d'Etat, s'occupent, par tous les moyens possibles, de réunir les faits relatifs au coulage de la *Persia* et prendront une décision dès qu'ils auront tous les renseignements.

NEW-YORK. — L'affaire de la *Persia* et les autres actes des pirates allemands continuent à provoquer l'indignation de la presse.

Le sort des survivants

WASHINGTON. — M. Lansing, secrétaire d'Etat, a télégraphié aujourd'hui aux consuls américains à Alexandrie, à Malte et au Caire de prendre immédiatement tous les renseignements possibles sur les survivants de la *Persia* et d'en télégraphier des résumés, afin de fournir rapidement des informations précises.

LA LOI DES MUNITIONS à la Chambre des Communes

LONDRES. — On discute, à la Chambre des Communes, les amendements à la loi des munitions. Les Trade-Unions ont demandé l'abolition des certificats de départ imposés aux ouvriers.

M. Lloyd George s'oppose énergiquement à cette abolition.

Ces restrictions, dit-il, ne frappent qu'une minorité très faible.

Dans toutes les parties, il y a une minorité qui rend difficile l'exécution des travaux par l'Etat. Cette Chambre ne veut pas rendre plus malaisée la tâche de fabriquer les munitions. Tout dépend de cette tâche. La fin de la guerre dépend de la suffisance ou de l'insuffisance des munitions ; elle dépend de nos ouvriers. L'ouvrier britannique imitera-t-il l'ouvrier français qui a carrément rejeté tous les règlements et prohibitions des syndicats pour se dévouer à son travail ? Imitera-t-il l'ouvrier de France qui reste à son atelier ? Si l'ouvrier britannique ne le fait pas, je ne saurais dire ce qui en résultera ; mais, s'il le fait, je sais qu'il aura remporté la victoire pour son pays, pour l'humanité, victoire qui sera une gloire pour le mouvement travailliste.

LONDRES. — La Chambre des Communes a voté, en troisième lecture, le bill amendant la loi des munitions, conformément aux désirs des Trade-Unions.

2,422 établissements travaillent pour la guerre

LONDRES. — Officiel. — Au 1^{er} janvier 1916, il y a dans les Iles-Britanniques 2,422 établissements de munitions placés sous le contrôle de l'Etat.

500 MILLIONS D'IMPOTS NOUVEAUX pour équilibrer le budget allemand

GENÈVE. — Le budget allemand de l'exercice 1916-1917 prévoit quatre ou cinq cents millions d'impôts nouveaux pour en assurer l'équilibre.

Les dépenses ordinaires pour l'armée et la marine seront couvertes, comme en temps de paix, par des ressources ordinaires, alors que depuis le début de la guerre elles étaient couvertes par des emprunts.

L'Allemagne réprime avec vigueur les manifestations contre la guerre

LONDRES. — Le gouvernement allemand prend des mesures de plus en plus sévères pour supprimer toutes les manifestations contre la guerre. Mme Clara Zetkin, qui n'est sortie de prison qu'il y a trois semaines, après une détention de sept mois en attendant son procès, vient d'être arrêtée de nouveau et le procureur impérial l'accusera du crime de haute trahison. Mme Zetkin, qui est âgée de soixante-dix ans et a une santé délicate, est accusée d'être l'inspiratrice d'un mouvement contre la guerre dans différentes parties de l'Allemagne et de se servir, pour atteindre son but, de sa grande influence dans le parti socialiste. On pense que l'affaire sera jugée par la Haute-Cour de Leipzig avant la fin de janvier. Jusque-là, Mme Zetkin restera en prison à Stuttgart, où elle a été arrêtée, le tribunal de cette ville ayant refusé de la relâcher sous caution, malgré son grand âge et son mauvais état de santé.

LE KRONPRINZ EN ARGONNE

AMSTERDAM. — Le kronprinz a visité, à l'occasion des fêtes de Noël, les troupes wurtembergeoises qui combattent en Argonne.

1^{re} Marque Française
CRÈME SIMON
Unique pour la toilette

Un espion condamné à mort

Le troisième conseil de guerre avait à juger, hier, une grave affaire d'espionnage. L'inculpé, Mario-José Dei Pasi, âgé de vingt-trois ans, originaire de Badio-Polisin et naturalisé Argentin, comparait, accusé d'espionnage et de tentative d'espionnage.

A la demande du commissaire du gouvernement, le commandant Marcet, le huis clos a été prononcé par le conseil. En cette matière, la jurisprudence interdit tout compte rendu des débats. Le jugement étant rendu en audience publique, il nous est permis d'en donner la teneur.

Deux questions étaient posées aux juges :

1^o Le nommé Dei Pasi est-il coupable d'avoir, se trouvant à Marseille et à Paris, en juillet, août et septembre 1915, procuré à l'ennemi des renseignements susceptibles de nuire aux opérations de l'armée, ou de compromettre la sûreté des places, postes ou autres établissements militaires, lesdits renseignements ayant été envoyés notamment aux agents de l'espionnage allemand, Olivier et Lamarque, résidant, le premier à Barcelone, le second à Genève ?

2^o Le même Dei Pasi est-il coupable d'avoir, le 27 septembre 1915, tenté de procurer à l'ennemi des renseignements susceptibles de nuire aux opérations de l'armée ou de compromettre la sûreté des places fortes ou établissements militaires, en mettant à la poste de Marseille une lettre écrite par lui la veille, 26 septembre 1915, adressée à Lamarque et contenant des informations sur le départ et la destination du cuirassé *Kléber*, ainsi que sur la mise en construction d'un canon à longue portée, laquelle tentative, manifestée par un commencement d'exécution, n'a manqué son effet ou n'a été suspendue que par des circonstances indépendantes de la volonté de son auteur ?

Après un sévère réquisitoire du commissaire du gouvernement et plaidoirie de M^{re} Albert Prieur, membre du conseil de l'Ordre, commis d'office par le bâtonnier, le conseil de guerre a répondu, à l'unanimité, par l'affirmative aux deux questions. A l'unanimité, les circonstances atténuantes ont été refusées à l'espion.

Dei Pasi a été condamné à la peine de mort.

Ajoutons que si le condamné ne signait pas son recours en grâce, l'exécution aurait lieu, dans quelques jours, au polygone de Vincennes.

TRIBUNAUX

Clerc d'avoué escroc

BORDEAUX. — Le nommé X..., clerc d'avoué à Pau, et deux docteurs de la même ville ont comparu aujourd'hui devant le conseil de guerre, sous l'inculpation d'escroquerie et de complicité.

L'acte d'accusation reproche à X... de s'être fait remettre en deux fois la somme de 1.500 francs, qu'il a restituée depuis, avec la promesse de faire réformer, de faire verser dans l'auxiliaire, ou, tout au moins, de faire rester au dépôt un soldat évacué du front.

X... dit qu'il n'a jamais parlé de réforme.

Les docteurs, prévenus libres, accusent X... d'avoir tout combiné à leur insu ; ils prétendent être entièrement de bonne foi.

On procède à l'audition des témoins.

La séance a été levée à 7 heures et renvoyée à demain.

Le triple assassinat de Pézou

BLOIS. — La Cour de cassation vient de casser l'arrêt de la cour d'assises de Loir-et-Cher qui avait condamné à mort, le 17 novembre dernier, le nommé Lefèvre, l'auteur du triple assassinat de Pézou, qu'*Excelsior* a relaté en son temps.

Une autre cour d'assises connaîtra donc de cette affaire.

INFORMATIONS JUDICIAIRES

Le drame de la rue de Moscou

Le soldat meurtrier Debisschop a subi, hier, un interrogatoire d'identité dans le cabinet de M. Boucard, juge d'instruction.

Aussitôt après, le magistrat instructeur a rendu une ordonnance de dessaisissement, le meurtrier relevant, ainsi que nous l'avons annoncé, de la juridiction militaire, en sa qualité de permissionnaire au moment du drame.

L'inculpé était assisté de M^{re} Henri Géraud.

Conférences

Pour la propagande des Alliés à l'étranger. — Succès assuré pour la causerie de Jean de Bonnefon sur *Guillaume II* à la Société de Géographie, 184, boulevard Saint-Germain, demain vendredi 7 janvier, à 4 heures. On voudra entendre le conférencier, puis René Fauchois et Mlle Ter Ohanian dans leurs œuvres, et des artistes : Jeanne Bloch, André Calmettes, Delval, Dussane, Vladimir Golschmann, Harry Krimer, Renée Lénars, Odette Lyssan, de Pouzols et Veilini. Places numérotées sans augmentation, 184, boulevard Saint-Germain, ou Librairie Rey, boulevard des Italiens, 8.

Feuilleton parlé. — A l'Ecole des Hautes Etudes sociales, M. Camille Le Senne fera son feuilleton parlé hebdomadaire lundi 10 janvier, à 4 h. 1/4, sur *Lorenzaccio*, avec le concours de Miles Cabuzac, Durieu et Maïsse et de M. Bard.

Croiseur allemand échoué dans la Baltique

STOCKHOLM. — Le croiseur auxiliaire allemand *Kronprinz Wilhelm* s'est échoué lundi, par temps de brouillard, en vue de la côte méridionale de l'île d'Oeland. Deux torpilleurs allemands sont arrivés et ont renfloué le navire qui transportait des troupes et ne battait aucun pavillon.

Torpilleur allemand échoué dans le Sund

STOCKHOLM. — Un torpilleur allemand s'est échoué lundi à Oresund, en poursuivant un steamer suédois qui dut se réfugier dans le port de Landskrona.

Nouvelles brèves

Des Roches s'évadent, mais la gendarmerie les arrête. — LE HAVRE. — Dans la nuit du 29 au 30 décembre, cinq prisonniers allemands s'étaient évadés de Goureville-l'Orcher. Après avoir erré dans les bois environnants, l'un d'eux a été arrêté par la gendarmerie de Sandouville et les quatre autres, dont un sergent, par la gendarmerie de Lillebonne.

Horrible tragédie dans une ferme. — RENNES. — Mme Manuviel, son fils âgé de six ans et sa fille âgée de huit ans ont été trouvés la gorge tranchée dans leur ferme, aux Avariens-en-Quessoy.

Le meurtrier est en fuite ; c'est un voisin. Le mari de Mme Manuviel est mobilisé.

Les survivants du sous-marin « Monge ». — TOULON. — Suivant des renseignements parvenus au port, le commandant du sous-marin *Monge*, le lieutenant de vaisseau Morille, beau-fils de l'amiral de Marolles, gouverneur de Toulon, et fils de l'ancien député de la Marne, aurait la vie sauve, ainsi que son second, l'enseigne de vaisseau Joly de Sully, et quinze hommes de l'équipage.

Mystérieux suicide. — NANCY (Dép. partic.). — Une femme d'une cinquantaine d'années, dont l'identité n'a pu être établie, s'est jetée dans le canal, près du pont des Tiercelins. On n'a pu la ramener.

Tamponné par une automobile. — TOUR (Dép. partic.). — Un employé des chemins de fer, Henri Robin, quarante ans, a été tamponné par une automobile, avenue Victor-Hugo, et grièvement blessé.

La pénurie du charbon à Budapest. — ZÜRICH. — Le *Nouvel Journal de Vienne* annonce que l'éclairage électrique est restreint à Budapest, en raison du manque de charbon.

M. Delbruck est parti faire une cure en Thuringe. — BERNE. — M. Delbruck, secrétaire d'Etat à l'Office impérial de l'intérieur, est parti pour Oberhof, en Thuringe, pour y faire une cure.

Mort du général allemand Arthur Bille. — AMSTERDAM. — Selon la *Gazette de Cologne*, le major général Arthur Bille, commandant une division d'artillerie, a été tué en faisant une reconnaissance.

Le roi d'Espagne fait gracier des Russes condamnés à mort. — MADRID. — Grâce à l'intervention du roi Alphonse XIII, l'empereur d'Autriche a gracié huit sujets russes condamnés à mort, dont un correspondant du *Nouvel Vremia*.

Une bagarre dans la salle municipale de Barcelone. — BARCELONE. — Pendant une séance de la municipalité, des éléments supposés radicaux ont envahi la salle, renversé les meubles et tiré des coups de revolver.

Singulière découverte d'un pêcheur. — VIGO. — Un pêcheur a trouvé près de l'embouchure du Minho une barrique en fer avec cloisons étanches contenant du pétrole. La barrique portait deux drapeaux britanniques et, de chaque côté, l'inscription « X-17 ». Elle a été remorquée au port.

Une école française de rééducation professionnelle des mutilés de la guerre en Allemagne

Deux professeurs d'établissement d'enseignement technique du Nord, prisonniers de guerre en Allemagne, ont pris récemment une initiative particulièrement heureuse qui mérite d'être signalée : ils ont fondé, dans le camp où ils sont internés, une école de rééducation professionnelle pour leurs camarades mutilés ou blessés.

Malgré les difficultés que sa création a rencontrées et que l'on devine, l'école fonctionne aujourd'hui dans de très bonnes conditions. Elle compte déjà plus de cent cinquante élèves, enseigne une dizaine de métiers tels que l'horlogerie, la cordonnerie, la menuiserie, et forme des comptables, des tailleurs, des relieurs, etc.

M. Clémentel, ministre du Commerce et de l'Industrie, a tenu à encourager cette œuvre si intéressante, qui fait honneur à ses organisateurs, en leur faisant parvenir une importante collection d'ouvrages techniques et des modèles variés pour l'apprentissage de certains métiers. Il a, d'autre part, appelé sur leur initiative l'attention des grandes sociétés d'assistance aux blessés et aux prisonniers de guerre.

Les victimes de l'explosion du « Natal »

LONDRES. — Suivant une liste officielle publiée hier soir, les pertes causées par l'explosion du *Natal* s'élèvent à 6 morts et 373 manquants.

SANTÉ FORCE



rapidement

obtenues par l'emploi du

VIN DE VIAL

Son heureuse composition

Quina, Viande

Lacto-Phosphate de Chaux

En fait le plus puissant des fortifiants

Il convient aux Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants et toutes personnes débiles et délicates.

DANS TOUTES PHARMACIES

UN DOCUMENT QUI EST UN AVEU



Dans le grand salon d'une magnifique résidence voisine de Liège, ces Allemands se sont installés en maîtres. La salle à manger, tout à côté, garde sans doute les traces de leurs ripailles. Dans le cadre de ces lambris, parmi ces cariatides, devant cette glace, sous ce lustre, ils connaissent le plaisir, cher aux valets de comédie, de se vautrer, loin des cuisines, dans le luxe d'un somptueux logis pendant que les maîtres ne sont pas là. (N. B. Ce cliché est la reproduction d'un document allemand.)

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 6 JANVIER 1916

L'AVIATEUR INCONNU

Grand roman inédit

PAR

MARCEL ALLAIN

CHAPITRE III

Se taire !

(Suite)

— Maudites soient tes politesses, Gilbert! Garde ces mœurs-là pour tes salons de couture! Entre hommes, on ne se demande pas des nouvelles de sa santé! Bon pour tes clientes, ces façons! Baise-moi la main, pendant que tu y es! Ou plutôt, dis-toi donc, une fois pour toutes, que j'irai bien tant que je serai debout, et que tant que j'irai bien je serai prêt à me battre! Voilà! Entends-tu, tailleur?

Gilbert de Bossy demeura parfaitement froid. Habitué depuis longtemps à toutes les apostrophes du général, il ne se révoltait jamais.

Il prit un fauteuil, s'assit. Sa pose était nonchalante, en apparence du moins, et cela suffisait. Le général de Bossy n'était pas homme à remarquer de quelle nerveuse étreinte les doigts fins et déliés de son cadet enserraient le bois du fauteuil.

D'une voix calme, le jeune homme s'informa encore :

— Louis et André sont-ils arrivés, mon père?

— Oui, depuis longtemps! Je viens de les renvoyer.

— De les renvoyer! s'étonna Gilbert.

— A ton coup de sonnette, pour être seul avec toi... Tu comprends?

Gilbert de Bossy ne comprenait pas. Il secoua la tête et répondit :

— Nullement! Que me voulez-vous?

Alors le vieux soldat marcha vers son fils.

Redressé de toute sa hauteur, campé dans une de ses attitudes que Louis, enfant, avait surnommée par plaisanterie « l'attitude du sabre haut », le général de Bossy hurla soudain :

— Allons, debout, Gilbert! Je ne cause pas avec un gamin assis, moi! Tu t'es donc bien fatigué, aujourd'hui, le centimètre à la main?... C'est lourd, cette arme-là?

Silencieusement, Gilbert se leva. Le général, à grands pas, se rapprochait.

Mais c'était un brave homme, ce vieux soldat. Sous ses façons brusques, un honnête homme aussi. Voilà qu'il changeait de ton subitement :

— Gilbert, j'ai tort de crier comme cela. Tant pis! Pardonne-moi. Il y a des moments où je ne suis pas mon maître... Bon, je passe! Tu dois comprendre?

Gilbert se taisait toujours, le général continuait :

— Laissons donc cela, et réponds-moi. Que vas-tu faire?

— Que voulez-vous dire? riposta le jeune homme.

— Tu le sais bien!... La guerre!

— Eh bien! la guerre? fit encore Gilbert.

— Connais-tu les dernières nouvelles?

— Sans doute, mon père.

— Alors?

Il y avait de l'angoisse, une angoisse exaspérée, dans la voix du général.

Comme son fils ne lui répondait pas, il marcha encore sur lui, brusquement, violemment.

— Morbleu! ordonnait-il. Tes yeux dans mes yeux! Et parle net! Inutile de mentir! Tu es majeur, et tu es ton maître, mais je veux savoir ce que tu feras. Ah! tu hausses les épaules, maintenant? Tu m'as compris? Eh bien?

Doucement, Gilbert demanda :

— Que voulez-vous savoir au juste?

— Faut-il donc te l'apprendre? Ecoute! Tes deux frères, qui sont officiers, vont se battre. Ils sont prêts à donner leur sang. Tu pourrais me dire que c'est leur métier et que c'est naturel? Mais ne commets pas cette infamie! Quand la guerre est sur le point d'éclater, ce n'est plus un métier, de mourir! C'est un devoir! Il n'y a plus ni soldat ni conturier! Il y a des Français! Cela suffit! C'est assez! Comprends-tu ce que je te demande, maintenant?

Mais le général ne laissait pas à son fils le temps de placer une phrase.

Il poursuivait :

— Oui, il y a des Français! Voilà! Mais il y a des Français qui portent le nom de Bossy, un nom que connaissent les ordres du jour, un nom qui oblige. Et ces Français-là ont un devoir plus âpre, plus indiscutable encore que les autres. Ils doivent, les premiers, s'offrir! Entends-tu? C'est pour eux que doivent être les premières balles! Hein? Qu'en dis-tu? Tu ne le nies pas?

Gilbert de Bossy restait froid. Il était plus blanc qu'un linge, et, cependant, il ne tremblait pas. Ah! sans doute, cette discussion, il ne voyait que trop bien comment elle s'achèverait! Elle n'était que

LA BOUE DE PARIS

« La boue de Paris », disait Aurélien Schoell, « a ceci de particulier qu'elle fait des taches blanches sur les pantalons noirs et des taches noires sur les pantalons blancs ».

De même on ne compte plus les maladies ou les infirmités, diverses par les symptômes, qui relèvent, en réalité, du même phénomène morbide. Tant et si bien que si l'on arrivait à supprimer ce phénomène initial, la guérison de ces affections distinctes et même divergentes s'ensuivrait à coup sûr.

Rien n'est aussi suggestif, à cet égard, que l'uricémie ou l'empoisonnement du sang par l'acide urique.

L'acide urique existe normalement, à l'état libre ou combiné, dans le sang, mais en faible quantité : 70 grammes en moyenne par vingt-quatre heures. A cette dose, ce déchet de la nutrition n'offre aucun danger, car n'ayant pas eu le temps de prendre consistance, il est éliminé au fur et à mesure par les émonctoires naturels. Mais que l'acide urique vienne à être produit en excès, en raison soit d'une alimentation trop copieuse ou trop azotée, soit d'une assimilation défectueuse, il aura tôt fait d'envahir le torrent circulatoire sous la forme de cristaux plus ou moins volumineux qui se concrétiseront en cailloux dans les viscères, en tophi dans les jointures, en « tartre » dans les vaisseaux, en sable dans tous les tissus.

Il y a dès lors rétention toxique, intoxication généralisée, à laquelle aucun secteur de l'organisme ne saurait se soustraire, puisque le sang coule partout et irrigue également toutes les cellules : il est facile de comprendre que les accidents provoqués par les sédiments uriques laissés par le flot sanguin pourrissent, du tout au tout, selon qu'ils se seront déposés ici ou là, et, nonobstant l'identité de genèse, ne pas offrir entre eux la moindre relation apparente.

Voilà comment et pourquoi l'uricémie, d'où dérivent l'arthritisme et la diathèse rhumatismale, peut indifféremment, suivant les tempéraments, suivant les conditions de temps et de lieu, de régime et d'hérédité, suivant la composition et l'état des humeurs, suivant que la précipitation des sels nocifs se sera opérée dans les articulations ou dans l'épaisseur des muscles, dans la pulpe des viscères, dans les canalicules des reins, dans les tuniques vasculaires ou gastro-intestinales, dans la vessie, dans l'épiderme, dans tels ou tels ganglions nerveux, etc., provoquer la goutte, le rhumatisme articulaire ou musculaire, l'endocardite, la lithiase biliaire néphrétique, l'asthme, la migraine, la dilatation d'estomac, la neurasthénie, l'eczéma, le diabète, l'acné, la chute des cheveux ou des dents, les troubles auditifs ou visuels, la dyspepsie et même l'obésité. Autant de misères nettement différenciées aux yeux de l'observateur superficiel. Cependant, au point d'origine, on retrouve toujours un seul et unique poison : l'acide urique. Telle la boue de Paris d'Aurélien Schoell.

D'où cette conclusion, dont l'allure paradoxale ne saurait infirmer la logique, que, à la moindre alerte, au moindre malaise indéterminé, au moindre accident, au moindre trouble dont on se sent affecté sans pouvoir se rendre exactement compte de sa nature ou de sa cause, qu'on soit pris par la tête, par le cœur, par la gorge ou par la peau, la première précaution à prendre, c'est d'instituer une bonne cure d'Urodonal, l'anti-urique type. Cette cure fait toujours du bien, souventes fois même suffit, sans plus, à rétablir l'ordre. Or, aura, en tout cas, éliminé le poison, préface obligée de tout traitement rationnel.

Pas de danger que les pantalons se tachent, pas plus en noir qu'en blanc, quand il y a de la boue...

Docteur J.-L.-S. BOTAL.

N. B. — On trouve l'Urodonal dans toutes les bonnes pharmacies et aux Etablissements Chatelain, 2 bis, rue de Valenciennes, Paris (Métro : Gare Nord et Est). Le flacon, franco, 6 fr. 50; les 3 flacons (cure intégrale), franco, 18 fr.; étranger, franco, 7 et 20 francs. (Envoi par de front.)

La Bourse de Paris

DU 5 JANVIER 1916

L'introduction à la cote de notre nouvelle rente 5 0/0 a été un franc succès. Des demandes suivies se sont produites durant toute la séance, et, finalement, nous laissons la libérée à 88,15 contre 87,25, prix d'émission, et la non-libérée à 88,50 contre 88. L'allure générale du marché a d'ailleurs été fort satisfaisante, et de nouvelles avances restent à enregistrer dans quelques compartiments.

Notre 3 0/0 perpétuel se maintient ferme à 63,75 au comptant et à terme. Le 3 1/2 0/0 reste à 90,25. Dans le groupe des fonds étrangers, on recherche l'Extérieure à 83,30. Le Japon 1913 cote 498, le Brésil 1909, 292.

En valeurs diverses, le Rio passe à 1.540 et 1.542.

COURS DES CHANGES

Londres, 27,81 1/2; Suisse, 113; Amsterdam, 260; Pétersbourg, 173; New-York, 585; Italie, 88 1/2; Barcelone, 560.

Pour nos Soldats

Pensez aux

CHOCOLAT des GOURMETS

Fabrication française perfectionnée. Vendu partout en tablettes, bâtons ou poudre.

Lampe Electrique "ETAT-MAJOR"

Spéciale pour l'Armée. Vaisseau lumineux. 100 mht. Eclairage interm. 30 h. 7, Rue Guy-Patin, Paris (près la Gare du Nord). Notice franco.

VALEURS BELGES

ACHAT et VENTE de tous titres au comptant. Nous payons les coupons de plus de 1.000 titres belges. Prêts sur toutes garanties.

Banque Hollandaise, 11, rue Bergère, Paris.

PROSTATE ET MALADIES DES VOIES URINAIRES

Les maladies de prostate, urètre, vessie, sont plus redoutables pour l'homme que le cancer et la tuberculose. Insuffisamment ou mal traitées, elles aboutissent fatalement aux complications les plus graves et à la débilité physique et morale.

Or, il est parfaitement prouvé aujourd'hui que les maladies urinaires les plus invétérées (hypertrophie de la prostate, prostatite, urétrite, cystite, goutte matinale, suintements, filaments, rétrécissements, inflammation, congestion, engorgement, besoins fréquents, infection, rétention, etc.) sont guéries radicalement et définitivement par la nouvelle et sérieuse méthode de la Clinique et du Laboratoire Urologique. Ceci s'explique tout naturellement si l'on tient compte que la nouvelle méthode curative atteint un degré de perfectionnement absolument inconnu des traitements et procédés employés jusqu'à ce jour en Urologie : puissance curative portée au maximum d'efficacité; suppression de toutes les interventions par le canal et des opérations; application du traitement par le malade seul, d'une manière extrêmement facile, absolument inoffensive, sans perte de temps. Enfin, autre raison d'une importance capitale : l'emploi du traitement curatif est fixé pour chaque malade en particulier; c'est là, ne l'oublions pas, une condition absolument indispensable pour le succès; hors de là, rien de sérieux et pas de résultat.

Rappelons que le Laboratoire Urologique de Paris, 8, rue du Faubourg-Montmartre, répond gratuitement à toutes les demandes de consultation qui lui sont adressées par lettres détaillées ou verbalement.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volunard.

RMSP

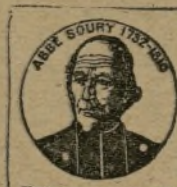
THE ROYAL MAIL STEAM PACKET CO

BRÉSIL, URUGUAY ARGENTINE

Le Paquebot "AVON" partira de La Rochelle-Pallice, le 16 janvier

S'adresser à : G. DUNLOP & CO., 4, rue Halévy, Paris.

Maladies de la Femme LE RETOUR D'AGE



Exiger ce portrait

Toutes les femmes connaissent les dangers qui les menacent à l'époque du RETOUR D'AGE. Les symptômes sont bien connus. C'est d'abord une sensation d'étouffement et de suffocation qui étreint la gorge, des bouffées de chaleur qui montent au visage pour faire place à une sueur froide sur tout le corps. Le ventre devient douloureux, les règles se renouvellent irrégulièrement ou trop abondamment et bientôt la femme la plus robuste se trouve affaiblie et exposée aux pires dangers. C'est alors qu'il faut sans plus tarder faire une cure avec la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

Nous ne cessons de répéter que toute femme qui atteint l'âge de 40 ans, même celle qui n'éprouve aucun malaise, doit faire usage de la JOUVENCE de l'Abbé SOURY à des intervalles réguliers, si elle veut éviter l'afflux subit du sang au cerveau, la congestion, l'attaque d'apoplexie, la rupture d'anévrisme et, ce qui est pis encore, la mort subite. Qu'elle n'oublie pas que le sang qui n'a plus son cours habituel se portera de préférence aux parties les plus faibles et y développera les maladies les plus pénibles : Tumeurs, Cancres, Métrite, Fibrome, Maux d'Estomac, d'Intestins, des Nerfs, etc.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY se trouve dans toutes les Pharmacies : le flacon 3 fr. 50, franco gare 4 fr. 10; les 3 flacons franco contre mandat-poste 10 fr. 50 adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen. (Notice contenant renseignements gratuits)

Bien exiger la Véritable JOUVENCE de l'Abbé SOURY car elle seule peut vous guérir.

trop prévue, elle n'était que trop inévitable.

Ce fut d'une voix basse, d'une voix posée cependant, qu'il riposta enfin, les bras croisés :

— J'ai été réformé, mon père.

Et c'étaient là, sans doute, les mots qu'attendait la fureur du général.

Lui aussi, se croisa les bras, cependant qu'il articulait, la voix sèche :

— Les réformés peuvent s'engager !

— Evidemment !

— Les réformés doivent se battre !

— C'est possible !

— Gilbert, tu te battras ?

— Non, mon père !

— Tu refuses de t'engager ?

Une contraction crispa les traits de Gilbert.

Certes, il devait souffrir. Il devait souffrir terriblement, si terriblement même qu'il était inouï qu'il osât résister.

Pourtant, il ne répondit pas.

Alors, le général le supplia encore :

— Réfléchis ! disait-il. Tu sais ce que c'est que cette guerre, n'est-ce pas ?... cette guerre-là, cette guerre qui demain va commencer, j'en ferais le serment ?... Tu sais que c'est la revanche, le sol à défendre, l'honneur à venger, les provinces à reprendre ?... Tu sais cela ?...

Le général se tut, un instant suffoqué par l'émotion.

Puis il continua d'une voix plus basse :

— Oui, tu le sais, Gilbert ! Tu le sais à n'en pouvoir douter ! Et tu as de mon sang dans les veines !... Tu es mon fils ! Allons ! Allons ! Un de Bossy ne peut pas être un lâche ? Tu veux... tu veux me braver, hein ?... Mais tu t'engageras ?... Tu auras pitié de ton vieux père ?... Tu t'engageras demain ?

Gilbert de Bossy redressa la tête...

Il regarda son père bien en face...

Et, lentement, lentement, à la façon dont on énonce une décision irrévocable, il articula :

— Non, mon père, je ne m'engagerai pas, je n'ai pas à m'engager !

Puis, appréhendant peut-être la malédiction paternelle, Gilbert s'inclina à nouveau, murmurant d'une voix brisée :

— Vous m'excuserez ? je ne saurais dîner avec vous...

Gilbert s'en allait, s'en allait la tête haute. Son père le rappela :

— Et pourquoi ne te battras-tu pas ? interrogeait le général.

Le jeune homme répondit — insulte dernière, bravade suprême :

— Pour les raisons qui vous sembleront bonnes à imaginer ! Je ne relève que de moi !

— Tu ne relèves plus de l'honneur, en effet, riposta le général. Si tu ne te bats pas, je croirai que tu as eu peur !

— Soit ! Vous croirez que j'ai eu peur !

Et le jeune homme referma la porte du salon, s'éloigna sans que son pas tremblât !

Un étrange garçon, ce Gilbert de Bossy ! Un indéchiffrable caractère, en vérité !

Sa conduite était infâme, et cependant c'était un orgueil fou qui, maintenant, semblait lui faire porter la tête plus haute, plus droite.

— Je n'ai rien dit, murmura-t-il. Je me suis tu ! Je n'ai rien à regretter, c'était mon devoir !

Il avait, chez son père, une chambre de jeune homme rarement habitée, Gilbert y pénétra. Un trousseau de clefs qui ne le quittait jamais lui permit d'ouvrir un secrétaire.

Vraiment, son calme était parfait.

Le jeune homme prit une feuille de grand papier à lettre, écrivit quelques lignes :

« La guerre est inévitable, désormais. Des raisons personnelles m'obligent à voyager. Je ne saurais assez vous dire le souvenir que je garde de cette soirée. Je ne saurais surtout vous dire que je vous aime à la folie, plus que ma vie, plus que tout ! Hélas ! il est vraisemblable que, plus jamais, Josette, je n'aurai le bonheur de vous revoir, de vous parler, de vous crier cet amour. Puisse mon souvenir, du moins, si parfois il passe dans votre pensée, être un souvenir doux ! »

« Vous trouverez ici l'expression d'une pure tendresse qui a été une dévotion, d'un amour qui a été un culte. »

Il écrivit sa signature, mit l'adresse de Josette, cacheta l'enveloppe.

— Je n'ai rien dit, murmurait encore Gilbert, rien !... A personne !... Pas même à elle !

Il semblait se griser à cette pensée.

— Et je ne dirai rien encore ! Je saurai me taire ! C'est à ce prix que je puis oser la revoir !

Mais qui prétendait-il revoir ? A qui faisait-il allusion ?

Ne venait-il pas de signer un dernier adieu à Josette ?

Gilbert de Bossy, sur une formule de dépêche, inscrivit ce court télégramme :

« Avant la mort, je veux le regard de vos yeux, venez ! »

Il ne signa point. Il semblait réfléchir.

— Mentir ?... Mentir ?... murmurait-il. Maintenant ? Toujours ?... Mentir en se taçant, en parlant ?... Avoir sans cesse le mensonge au cœur ?...

La suite à demain

LES CADEAUX DE NOEL ET LE PRINCE HUMBERT



Le prince Humbert de Savoie, héritier du trône d'Italie, s'est intéressé, depuis plusieurs semaines, à l'expédition, vers le front, des innombrables colis envoyés en présent aux soldats italiens. Il a fait faire en son nom de nombreux envois. Et, il y a quelques jours, il honorait de sa présence une distribution de médailles commémoratives remises aux familles des braves tombés au champ d'honneur.